

© Béatrice Nicodème 2022
www.beatrice-nicodeme.com
Photo de couverture : Peter H. (Pixabay)
Design : Blandine Dupas

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com
ISBN : 979-10-359-5211-2

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
par tous procédés réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits
et responsable du contenu de ce livre.

LA TENTATION
DU SILENCE

DU MÊME AUTEUR

Le Figuier sauvage

Et ils trouveront le repos

Indésirables

Éditions du 38

Comme ils respirent

Fleuve noir

Meurtres par écrits

Faux frère

Hachette

Défi à Sherlock Holmes

Le Masque

Les Loups de la Terreur

La Mort du Loup blanc

Le Chacal rouge

La Conspiration de l'hermine

L'Envol de l'Aigle

Mauvaise rencontre

La Mort au doux visage

Le Guetteur

Le Venin du pouvoir

Timée Éditions

Le Secret de Sir Adrian F.

L'Énigme Leprince

Mensonges

Béatrice Nicodème

LA TENTATION
DU SILENCE



Invisibles tels des secrets bien gardés, les racines de l'arbre développent un enchevêtrement de ramifications qui lui permet de s'ancrer solidement dans le sol. Le record de profondeur (120 m.) serait détenu par un figuier sauvage du Transvaal.

Tout aussi cachées, les racines de chaque être humain le façonnent à son insu. Endommagées ou brisées, elles le fragilisent, complexifient les liens familiaux et les rencontres qui jalonnent sa vie, le poussent parfois à des décisions ou à des refus irrationnels qui provoquent échecs et ruptures.

« Il n'est point de secrets que le temps ne révèle. »

Racine, *Britannicus*

« Cette maison devint pour nous la maison de la mort. »

Marcel Arland, *Terre natale*

1

Irène traversa la ville sans jeter un regard sur le plan qu'elle avait déployé à côté d'elle. Si certains noms de rues s'étaient échappés de sa mémoire, les images y étaient restées imprimées avec une incroyable netteté. Elle savait que l'austère et imposant château des ducs de Bretagne apparaîtrait dès qu'elle aurait dépassé les hautes grilles noires du jardin des Plantes, qu'un peu plus loin elle apercevrait brièvement les façades ouvragées de l'île Feydeau, juste avant que le flot rapide des voitures l'entraîne vers le quai de la Fosse, et que soudain sur sa droite se dresserait le contrefort rocheux ressemblant à la proue d'un navire égaré dans les terres.

C'était là, tout au bout, que se trouvait la maison.

Dès qu'elle aperçut la petite porte, du même vert sombre et brillant qu'autrefois, un réflexe lui fit mettre le moteur au point mort pour laisser la voiture rouler sur son erre et caresser doucement la bordure du trottoir. Comme autrefois, lorsqu'elle sentait qu'il était préférable de se faire oublier.

La maison n'avait pas changé. Elle était toujours tapie à l'extrémité de la rue, effacée et modeste, offrant aux passants un visage paisible à l'abri de ses fenêtres toujours closes. La vie se déroulait de l'autre côté, sur les trois niveaux regardant le fleuve et dans le jardin touffu au parfum de tilleul et de buis. Du moins était-ce ainsi autrefois, mais qu'en était-il aujourd'hui ? Les demeures qui abritaient des vieillards voyaient-elles leur âme se faner et s'étioler avec eux ?

Irène descendit de voiture et s'avança sans bruit dans la rue de l'Hermitage déserte, envahie par l'impression troublante d'être un fantôme revenu hanter les lieux d'une existence passée. Une fillette aux longues nattes brunes allait entrouvrir la porte et apparaître sur le seuil, tenant à la main un bidon de lait en aluminium ou une corde à sauter, mais lorsque Irène lui parlerait la fillette ne lui répondrait pas, car elle ne pourrait la voir.

Un coup de vent balaya la poussière le long du trottoir. Un claquement sec retentit au premier étage, et une femme à l'air anxieux se pencha au-dehors pour accrocher le volet qui battait. Au moment de refermer la fenêtre, elle jeta un regard vers la chaussée et poussa une exclamation étouffée. Quelques instants plus tard, il y eut des cliquetis de clés et elle apparut dans l'encadrement de la porte.

Pas plus que la maison Verena n'avait changé. Vingt-cinq ans plus tôt, elle avait déjà ces mêmes cheveux coupés au carré encadrant un visage maigre, ces yeux d'un gris terne et ce teint clair et lisse, unique attrait de ce visage ingrat au sourire si rare. Peut-être était-elle un peu moins grande que dans le souvenir d'Irène, mais son regard soumis et inquiet était bien le même qu'autrefois, comme cette habitude qu'elle avait de passer une main hésitante derrière son crâne lorsqu'elle parlait. Et elle dégageait toujours le même effluve d'eau de Cologne et de réglisse.

Oui, tout était exactement comme autrefois, jusqu'au regard inquiet qu'Irène ne put s'empêcher de jeter vers l'escalier qui menait à l'étage supérieur, jusqu'au soulagement qu'elle éprouva en descendant l'autre escalier, aussi étroit et raide que celui d'un bateau, qui conduisait vers la salle de séjour au niveau du jardin.

— Comme vous avez changé ! chuchota Verena. Ça me fait tout drôle de vous revoir. Vous allez sauver Alain, n'est-ce pas ?

2

Cette pauvre Verena sera toujours aussi naïve. Qu'est-ce qui peut bien lui faire croire qu'Irène sortira mon Alain de prison ? Je sais bien, moi, ce que va faire cette gamine : elle va mettre son nez partout et semer la zizanie. Elle était déjà sournoise à l'époque. Elle a dû devenir carrément perverse. Quel âge peut-elle avoir aujourd'hui ? Fichue mémoire qui se fait prier comme une coquette !

Andrée Marceau se glissa avec circonspection parmi les ombres du passé.

Voyons... La disparition de Blanche remonte à l'automne de 1963. Ces moments-là, je ne risque pas de les oublier ! Le bébé de Blanche, l'adorable petit Alain avait à peine trois mois. Qu'il était beau, mon petit-fils ! Ce bonheur qu'il m'a apporté ! J'ai peut-être perdu ma fille, mais au moins j'ai eu son bébé pour moi toute seule. Ou presque, parce que bien sûr il a fallu compter avec le père, Louis Arondel...

Fichu gendre que lui avait trouvé Blanche ! Aussi insouciant qu'un oiseau. Un prétendu écrivain incapable de faire vivre sa famille. Bouleversé par la disparition de sa femme, évidemment, complètement affolé à l'idée d'élever seul un enfant. Ravi que je lui propose de garder le bébé chez moi. « Au moins les premiers temps. »

Ce qu'il m'a fait rire, quand il a dit ça ! J'aimerais bien savoir comment il s'en serait sorti si je lui avais renvoyé Alain !

Heureusement, il était bien trop fauché pour venir souvent voir son fils. Je pouvais dormir tranquille, il n'était pas près de reprendre le petit ! D'ailleurs Alain ne supportait pas d'être éloigné de moi. Il faisait une crise d'asthme dès que j'avais le malheur de le quitter plus d'une journée. Louis a bien fini par reconnaître que c'était la meilleure solution. Personne n'aurait pu s'occuper de son fils comme je l'ai fait. Qui a appris à Alain à être propre ? Andrée Marceau ! Qui raccommoait ses pantalons déchirés ? La même Andrée Marceau ! Qui lui payait des cours de dessin ? Andrée Marceau, encore et toujours, qui se donnait sans compter, pendant que l'écrivain essayait de pondre son chef-d'œuvre.

De toute façon, cela n'avait pas duré. Même pas deux ans, jusqu'à ce que le génie méconnu ait la bonne idée de monter dans la voiture d'un ami qui avait trop bu. Exit Louis Arondel. Paix à son âme !

Un fin sourire joua sur les lèvres minces d'Andrée Marceau tandis qu'elle continuait à dévider l'écheveau de ses souvenirs.

Quelque temps après, Anne-Marie était arrivée avec sa fille. Alain venait d'avoir deux ans... Non, trois, puisqu'il en avait deux à la mort de son père. C'était Irène qui en avait deux. Elle trottait comme un lapin et elle touchait à tout. Déjà !

Je l'aimais bien, Anne-Marie. On avait préparé ensemble notre diplôme d'infirmière, mais surtout il y avait eu ces années de Résistance. Anne-Marie, Henri et moi, on était tous les trois aussi exaltés, prêts à toutes les folies pour mettre les Boches dehors... Henri aurait voulu me tenir à l'abri du danger, mais j'étais convaincue, moi, que personne ne se méfierait d'une jeune maman. Et j'avais raison, puisque finalement c'est Henri qui s'est fait arrêter ! Comme si je n'avais pas déjà assez souffert de la mort de mon petit François... Salopard de destin ! Si seulement il pouvait prendre forme humaine, celui-là, je lui frapperais la tête contre les murs jusqu'à ce qu'il en crève !

La vieille femme inspira longuement, lentement, pour tenter d'apaiser les battements de son cœur.

Ne dis pas de bêtises, Andrée. On ne peut rien contre le destin. Au lieu de repenser au passé, tu ferais mieux de t'occuper du présent. De la réalité. D'Irène !

Mais, depuis qu'Alain avait quitté la maison, la réalité n'était plus pour Andrée Marceau qu'une sombre caverne à peine éclairée par les vagues reflets de ses souvenirs, vers lesquels elle revenait sans cesse.

Après la guerre, on s'est vues de moins en moins, Anne-Marie et moi. Elle me rappelait peut-être trop les années de bonheur – le peu que j'en avais eu ! –, et celles du deuil... Et puis, elle est partie habiter à Saint-Brieuc. On s'est encore écrit quelque temps, puis plus rien. Pourtant, quand je l'ai revue par hasard, à son retour à Nantes, c'était comme si on s'était quittées la veille.

En apprenant ce qui était arrivé à son amie, Andrée Marceau avait été stupéfaite. Tomber enceinte à la quarantaine, et dans des conditions aussi lamentables !

Anne-Marie ne s'en sortait pas, bien sûr, avec son salaire d'infirmière. Sans compter qu'on était au début des années soixante,

en pleine crise du logement... Andrée avait pensé que ce serait une bonne idée de l'accueillir chez elle et de l'installer dans la chambre de Blanche avec sa gamine.

Je m'imaginai qu'elle chasserait les spectres. Elle avait toujours été très gaie. Ça me changerait des airs de martyre de cette pauvre Verena ! Et puis je me disais que ça ferait du bien à Alain d'avoir une compagne de jeu. C'est plus fort que moi, il faut toujours que je trouve une brebis perdue à recueillir. Quelle idiote ! Si j'avais su...

Elles étaient pourtant comme des coqs en pâte, toutes les deux. Pourquoi les choses avaient-elles si mal tourné ? À la fin, l'atmosphère était devenue tellement irrespirable qu'Andrée passait ses journées dans sa chambre, avec Alain. Étrangère dans sa propre maison... Quel soulagement elle avait éprouvé, quand elles étaient parties !

Quand je pense qu'il y a vingt-cinq ans de ça et que tout va recommencer ! Parce qu'en fait, si on s'est fâchées, Anne-Marie et moi, c'est évidemment à cause d'Irène. Quelle petite peste, cette gosse ! Avec ses bulletins de notes mirifiques, elle donnait des complexes à mon Alain chéri. Et puis, quand elle se mettait au piano, ça me rappelait tellement Blanche... Je ne pouvais pas le supporter, et elle le savait très bien ! Je la vois encore grimant sur le tabouret, avec son petit sourire à fossettes qui mettait tout le monde dans sa poche. Elle montait la tête de mon Alain, elle lui racontait des sornettes...

Andrée serra les paupières pour endiguer le déferlement d'images désagréables.

Qu'est-ce qui te prend, vieille folle, de repenser à tout ça ? Tu t'étais pourtant bien juré de ne plus jamais regarder en arrière. Et puis ce n'était pas la peine de te remémorer tout ça pour retrouver l'âge de cette fille. C'est pourtant simple, ma pauvre Andrée !

Si elle a un an de moins qu'Alain, elle doit avoir trente-six ans.

Et toi, tu en as près de soixante-dix-huit, avec un corps qui te lâche. Autant dire que tu n'as aucune chance contre cette petite garce !

Si seulement Alain ne l'avait pas appelée au secours ! Il ne s' imagine tout de même pas qu'elle allait sortir le vrai coupable d'un chapeau ! Autrefois, déjà, il ne pouvait rien entreprendre sans lui demander son avis.

Ce que ça pouvait m'exaspérer ! Mais cette fois il court au-devant d'une grosse déception, parce qu'il ne s'agit plus seulement de décider à quel endroit du jardin construire une cabane.

La tête d'Andrée ballotta de droite à gauche.

Mon petit est innocent, INNOCENT !

Sans doute un cri lui avait-il échappé, car Verena apparut soudain dans l'encadrement de la porte, arborant son éternelle mine inquiète. En réponse au geste d'Andrée qui se frappait la bouche avec son poing, elle sortit un cahier et un crayon du tiroir de la table de nuit, et s'assit au bord du lit. Tout en maintenant tant bien que mal le cahier que Verena avait ouvert, Andrée écrivit d'une main tremblante :

Surveille-la et raconte-moi. Mais de grâce, ne la laisse JAMAIS mettre les pieds ici !

Puis elle repoussa le cahier et agita le bras comme pour chasser une mouche.

3

Pour la première fois depuis qu'il était en prison, Alain était parvenu à dormir plusieurs heures d'affilée. Mais son sommeil avait été hanté par ce cauchemar récurrent dans lequel le vieil homme ne cessait de tomber et de se relever en proférant des horreurs. Au réveil, la scène envahit ses pensées avec une telle réalité qu'à la place des murs blafards de sa cellule, il lui semblait voir les rayonnages couverts de livres devant lesquels était placé le fauteuil du vieillard.

L'homme avait un crâne chauve recouvert d'une vilaine peau qui desquamait, une moustache hirsute et jaunie surplombant une bouche édentée, et des yeux vagues, perdus, qui lui donnaient un faux air d'enfant naïf. Mais le regard s'était animé tout à coup, sous l'afflux des souvenirs.

— Cette pauvre Andrée... Bon Dieu ! Une sacrée personnalité, mais c'est bien tout ce qu'elle avait pour elle. Excepté son porte-monnaie, elle n'avait pas grand-chose de rebondi !

À partir de ce moment-là, Alain avait eu du mal à se maîtriser. Il avait ressenti une sorte de grouillement dans l'estomac, comme si une fourmilière se mettait soudain en mouvement à l'intérieur de lui-même. Puis les fourmis étaient montées, lui avaient envahi le cœur, grimpant jusqu'à son cerveau, l'empêchant de réfléchir. Alors il s'était trouvé dans cet état singulier d'apesanteur mentale qu'il avait déjà éprouvé en maintes occasions : autrefois, à l'école, un jour où un de ses copains lui avait crié qu'il était sûrement amoureux de sa grand-mère... plus tard, pendant son service militaire, lorsqu'un appelé avait parié qu'il était encore vierge... tout récemment, encore, quand il avait fouillé dans les papiers de sa grand-mère. Et surtout à Paris, lors de ces longues heures vides qu'il avait cru bon de tuer en allant voir la tombe de ses parents.

De quel droit ce vieillard calomniait-il Andrée Marceau ?

Alain ne voulait pas en entendre davantage. Il s'était empressé de changer de sujet, revenant sur la raison qui l'avait poussé à demander cet entretien. Il s'était mis à parler et, comme autrefois avec son copain de classe et l'appelé du régiment, la colère avait chassé la timidité qui le faisait d'ordinaire trébucher sur les mots. Les phrases s'étaient mises à couler comme un fleuve que rien n'arrête.

— J'aimerais que vous me parliez de Blanche, sa fille. Ma mère. Comment était-elle ? À quoi ressemblait-elle ? Était-elle belle ? Timide ? Élegante ? Féminine ? Se parfumait-elle ? Était-elle heureuse ? Avait-elle des secrets ?

Les deux dernières questions étaient ridicules. Seule Blanche aurait pu y répondre si elle avait été là. Mais entendre cet homme dire qu'il ne savait rien de Blanche serait encore l'entendre parler d'elle.

Le vieillard s'était levé avec peine, était allé chercher en traînant les pieds une carafe d'eau-de-vie et un verre – un seul, car Alain avait refusé son offre. Puis il s'était mis à dévider ses souvenirs, buvant et se resservant machinalement.

— Ça, pour être féminine, elle l'était ! Toujours de ces coiffures sophistiquées... Et une démarche ! Même engoncée dans un sac de pommes de terre, elle aurait eu une allure de reine... Si seulement elle n'avait pas été plus farouche qu'une biche ! En apparence, en tout cas, histoire d'endormir sa mère. En réalité, c'était une petite salope.

Le regard d'Alain était tombé par hasard sur la main du vieillard. Une main toute desséchée avec des ongles longs, épais, jaunes, une main qui se glissait lentement, comme en rampant, vers l'entrejambe, qui se mettait à aller et venir en tremblant... Écœuré, Alain avait coupé court.

— Elle était en bonne santé ? Avez-vous su de quoi elle était morte ?

Ce vieux vicieux pourrait-il apporter quelque lumière sur les événements d'alors ? Connaissait-il la vérité ?

Le vieillard s'était extirpé de son siège, courbé en avant, en émettant une salve de pets. Une fois debout, il s'était traîné jusque devant le fauteuil au bord duquel Alain était assis et avait dit d'un air sournois :

— Pourquoi parler de sa mort ? À mon âge, on préfère parler de la vie...

Et il s'était mis à susurrer des horreurs. Au début, Alain avait écouté, comme paralysé. Puis il avait compris qu'il était en train de perdre son temps. Le vieillard, qui ne se souvenait évidemment pas le moins du monde de Blanche, inventait n'importe quoi pour ne pas perdre la face. Ou bien il confondait la jeune femme avec une autre.

Au fur et à mesure que le vieil homme parlait, Alain avait senti renaître le fourmillement, qui peu à peu avait gagné tout son corps jusqu'aux extrémités de ses membres. Soudain, il s'était rendu compte qu'il se levait comme un ressort, ou du moins que son corps, propulsé par une force venue il ne savait d'où, bondissait hors du fauteuil...

Quand enfin l'homme s'était tu, Alain avait esquissé un mouvement pour se pencher vers le corps recroquevillé sur le linoléum, mais alors le silence était revenu en lui, brutalement, et il s'était demandé ce qu'il faisait là. Qu'avait-il à voir avec ce vieux libidineux ? Il n'avait pas voulu l'assassiner. C'était arrivé malgré lui, sa main avait tué mais sa volonté n'y était pour rien.

Il s'était enfui sans bruit. Une fois dans la rue, il était presque parvenu à se convaincre qu'il avait simplement fait un cauchemar.

Mais il savait aujourd'hui que c'était faux. Il avait bel et bien commis un meurtre, et le cauchemar ne cesserait qu'à son dernier souffle.

4

L'étude d'Alain se trouvait rue des Carmélites, à deux pas de la cathédrale. Irène décida de se rendre en tramway jusqu'à la place du Commerce. Elle se sentait incroyablement émue à la perspective de remonter jusqu'à la place Royale, puis de gagner la rue de la Marne pour passer devant chez Decré. Le grand magasin où elle avait découvert avec une fascination craintive les escaliers roulants et les caisses enregistreuses était resté dans son souvenir une sorte de caverne magique habitée par des mannequins au sourire mystérieux.

Mais il s'était modernisé et arborait l'enseigne des Galeries Lafayette. Déçue, Irène partit à la recherche de la petite confiserie toute proche où sa mère lui achetait des sucettes. Elle la trouva sans difficulté et reconnut tout de suite, au-dessus de la porte, le nom inscrit en mosaïque bronze et bleue : *Ch. Bohu, rigolettes nantaises*. Cependant, lorsqu'elle baissa les yeux vers la vitrine, elle constata que des baskets montées sur coussin d'air et des

galoches à semelle compensée avaient pris la place des délicieuses rigolottes et des sucettes aux fruits. Rien n'était plus semblable à ses souvenirs, hormis la lumière d'été qui inondait la rue et qui, pour elle, resterait à jamais liée à son enfance, comme si les années passées à Nantes avaient été une succession de journées ensoleillées, durant lesquelles elle s'était proménée en robe de vichy aux côtés des longues jupes indiennes de sa mère.

La petite rue des Carmélites, en revanche, correspondait exactement à l'idée qu'elle s'en était faite : une rue étroite et sombre, bordée de vieilles maisons. L'étude se trouvait au troisième étage et donnait sur une cour aussi paisible qu'un cloître. À droite de l'entrée, ce qui avait dû être un jour une cuisine et dont la porte avait été supprimée servait désormais de bureau pour la secrétaire, tandis qu'Alain s'était installé dans la pièce principale. Les murs étaient tapissés d'un papier à fines raies grises, le sol recouvert d'une moquette d'un bleu passé sous laquelle transparaissait le dessin du plancher.

— Ce n'est pas de première jeunesse, s'excusa la secrétaire en indiquant les meubles de classement dépareillés, le bureau probablement de seconde main et le fauteuil avachi. J'espère tout de même que vous vous y plairez.

Irène la rassura avec conviction. Le souvenir qu'elle avait gardé du petit Alain anxieux et hypersensible, souvenir entretenu par une correspondance sporadique et confirmé par sa visite à la maison d'arrêt, lui avait fait craindre de devoir travailler dans une sorte de musée rempli de photos d'Andrée Marceau et de souvenirs d'enfance. Elle était soulagée de constater qu'il n'en était rien. Et pourtant, songea-t-elle avec une certaine perplexité, malgré l'anonymat apparent de ce bureau, elle y ressentait une impression diffuse de déjà-vu. Sans s'attarder sur cette sensation déconcertante, elle sourit à la secrétaire qui s'activait à préparer du café.

Jocelyne Deniau semblait avoir à peine plus de vingt ans. Elle était grande et solidement bâtie. Son menton énergique et ses cheveux mi-longs d'un roux éclatant, négligemment ramenés derrière les oreilles, lui donnaient une allure de sportive décontractée qui ne rendait que plus surprenante sa petite voix fragile, au bord du chuchotement.

Le café était fort et brûlant, prétexte tout trouvé à des exclamations et des commentaires qui permirent aux deux jeunes femmes d'éluder le sujet délicat. Elles n'étaient pressées ni l'une ni l'autre de parler d'Alain. Jocelyne Deniau n'attendit pas d'avoir fini de boire son café pour présenter à Irène les dossiers en cours.

— Vous voulez bien prendre les appels et dire que je suis absente, au moins pour ce matin ? demanda Irène lorsqu'elle se sentit prête pour le grand plongeon. J'aimerais m'imprégner du contenu dossiers avant d'affronter les premiers clients. On peut laisser la porte ouverte ? Je vous entendrai leur répondre, ça me mettra dans l'ambiance.

En définitive, elle éprouva assez peu de difficultés à se retrouver dans les affaires d'Alain. Il avait toujours été d'une extrême minutie, au point d'avoir longtemps songé à une licence de biologie. Il avait finalement choisi le droit, et l'étude de généalogiste qu'il avait ouverte semblait tourner correctement. En se rappelant les notes médiocres du petit garçon qu'elle avait connu, Irène se dit qu'il s'en était plutôt bien sorti. Mieux qu'elle, en tout cas, avec ses deux années de droit et une maîtrise d'histoire dont elle n'avait rien fait.

Hormis la blessure infligée à son amour-propre, elle ne regrettait pas vraiment ses trois échecs à l'Agrégation. Elle avait toujours eu du mal à s'imaginer en train de rabâcher le même programme, année après année, à une cohorte de lycéens

indifférents. Peu après son mariage, elle avait décidé de profiter de la sécurité financière que Christian lui assurait pour se lancer dans l'écriture d'une biographie. Elle avait jeté son dévolu sur un veneur de loup du dix-septième siècle, dont la vie mouvementée et la personnalité apparemment peu commune lui avaient semblé prometteuses, et elle s'était attelée à ses recherches avec enthousiasme. Mais le scepticisme de son mari, qui s'était par petites touches transformé en ironie, avait peu à peu sapé toute sa confiance. Eût-elle mieux réussi si elle avait été poussée par la nécessité de gagner sa vie ? Quoi qu'il en soit, la biographie du grand veneur était restée à l'état de fantasme, et depuis son divorce, trois ans auparavant, elle avait végété de jobs insipides en remplacements dans des collèges.

La proposition d'Alain était arrivée à point nommé. Elle ignorait à peu près tout du métier qu'elle allait devoir exercer, mais le défi l'excitait. Le labyrinthe des registres, inventaires et minutes de toutes sortes n'avait d'ailleurs guère de secrets pour elle. Et elle aurait tout le temps de s'adapter à ce nouveau travail, car elle doutait que les clients affluent rue des Carmélites. Personne n'aurait sûrement très envie d'avoir recours aux services d'une étude de généalogiste dont le patron attendait d'être jugé pour meurtre.

De fait, le téléphone sonna fort peu durant cette première matinée, ce qui permit à Irène d'éplucher plusieurs dossiers. Mais le temps passait vite. Lorsque Jocelyne apparut à la porte en annonçant qu'il était plus de treize heures, Irène n'avait épuisé que la moitié de la pile.

— Ça ne vous fait rien de déjeuner seule ? répondit-elle. Je préférerais rester ici.

— Vous voulez que je vous remonte quelque chose ? proposa Jocelyne.

— C'est gentil. Un sandwich et une bière ?

— À quoi, le sandwich ?

Irène sortit un billet de son portefeuille.

— N'importe, pourvu qu'il soit gros. Et aussi un sachet de berlingots... ou plutôt une boîte en fer comme autrefois.

Dès que Jocelyne Deniau eut refermé la porte de l'appartement, elle s'empara du dossier suivant.

Le client, un homme de cinquante ans, venait de perdre sa mère. Après avoir vécu quarante années sans se soucier de son père, parti de la maison lorsqu'il avait dix ans, il était soudain rongé par le besoin de revoir cet homme et de comprendre les raisons de son abandon.

Retrouver une personne qui n'avait pas laissé de traces depuis les années soixante n'allait pas être facile, mais avec du temps et de la persévérance Irène était certaine d'y parvenir. Alain avait d'ailleurs déjà bien jalonné le chemin. Ce qui inquiétait la jeune femme n'était pas tant la possibilité d'un échec, que l'éventualité d'une terrible déception pour le client d'Alain. Un homme qui n'avait pas hésité à abandonner un petit garçon de dix ans serait-il disposé à accueillir à bras ouverts ce fils surgi d'un passé dont il n'était sûrement pas fier ?

Irène repoussa le dossier, la gorge serrée. Elle avait répondu à l'appel d'Alain parce qu'elle y avait vu l'opportunité de s'éloigner momentanément d'une vie peu satisfaisante. Parce que, cinq ans après la mort de sa mère, elle se sentait prête à renouer avec ses souvenirs d'enfance. Et bien sûr parce qu'il lui semblait inconcevable de refuser son aide à Alain. Mais pas un instant elle n'avait établi le moindre rapprochement entre le métier d'Alain et sa propre situation.

— Il y a un problème ? Un client agressif ?

Irène sursauta. Il lui semblait qu'elle était restée seule à peine

un quart d'heure, et Jocelyne était déjà là, à l'entrée du bureau, un sandwich géant pointant hors de son sac à dos. Irène ne l'avait pas entendue ouvrir la porte de l'appartement.

— Pas du tout, je viens simplement de réaliser... Hum ! Je crois que vous avez déniché le sandwich de ma vie ! Et les berlingots ? Ah, génial ! Merci, Jocelyne ! Tout à l'heure, c'est moi qui m'occuperai du café. Vous avez bien déjeuné ?

— J'ai juste fait un tour et acheté ça, répondit la jeune femme en brandissant un paquet de chips.

— Alors on va festoyer ensemble. Et se tutoyer, hein ?

Son teint de rousse virant au rouge brique, Jocelyne s'assit dans un des deux fauteuils réservés aux clients et attaqua son paquet de chips avec appétit.

— Quand tu es rentrée, reprit Irène, j'étais en train de comprendre pourquoi la proposition d'Alain m'avait attirée, indépendamment de l'aide que je peux lui apporter. Je crois que j'ai très envie de rencontrer ses clients. De comprendre ce qui les pousse à vouloir remonter à leurs origines. Et de voir comment ils réagissent quand ils retrouvent ou découvrent un parent disparu. Comment réagit-on quand on apprend tout à coup le décès d'un oncle au énième degré dont on n'a jamais entendu parler, mais dont on va partager l'héritage avec des cousins qu'on n'a peut-être jamais vus ?

— Ça donne parfois des scènes assez gênantes. Les raisons qui font éclater les familles sont souvent dramatiques.

Irène coupa en deux le reste de son sandwich.

— J'ai eu les yeux plus gros que le ventre. Tu en veux un morceau ?

Sans tenir compte du refus poli de Jocelyne, elle posa ledit morceau au bord du bureau et reprit, en montrant le dossier qu'elle venait d'étudier :

— J'étais plongée dans l'affaire Dionnet. Je ne suis pas sûre qu'il soit bon de vouloir retrouver quelqu'un qui a souhaité disparaître.

— Parce qu'il faut respecter son désir de se faire oublier ?

— En partie. Surtout, on va forcément au-devant d'une déception.

Jocelyne regarda Irène avaler d'un trait la moitié de sa canette de bière en manquant s'étrangler.

— On dirait que tu sais exactement de quoi tu parles.

Irène reposa sa canette avec un petit rire.

— Justement non, c'est une expérience que je n'ai pas faite. Ma mère est morte il y a cinq ans en emportant son secret : le nom de mon père. J'ai fini par me convaincre que c'était peut-être aussi bien comme ça.

— Tu es sûre que tu ne vas pas être tentée, ici, d'entreprendre des recherches ?

— Je ne suis pas venue pour ça. Mais depuis mon départ de Paris il m'arrive de me demander pourquoi le destin m'a ramenée à Nantes. C'est ici que je suis née, car c'est ici que mes parents se sont connus. Ma mère n'a rien voulu me dire sur mon père, sinon que tous deux s'étaient passionnément aimés. Tu crois qu'elle aurait insisté à ce point, si c'était vrai ? Bien entendu, je n'ai cessé de la harceler pour qu'elle me dise qui il était, mais elle a toujours refusé. Elle mourait de peur que j'essaie de le retrouver, et elle ne voulait pas perturber la vie de cet homme. C'est incroyable... Il avait gâché sa vie et il ne fallait surtout pas lui créer des problèmes !

— Tu lui en veux ?

— À lui ? Et comment !

— Je parle de ta mère. Tu penses qu'elle aurait dû te dire la vérité ?

— Elle a été à deux doigts de le faire. Il y a cinq ans, mon mariage battait de l'aile, et j'étais en train de comprendre que j'avais épousé Christian parce qu'il me rassurait. Autrement dit, j'avais trouvé un père de substitution ! Lequel, à force de me protéger, a fini par me considérer comme une sorte de petit bibelot décoratif. Autant te dire que notre histoire n'a pas tardé à virer en eau de boudin. Et quand ça ne va pas, vers qui on se tourne ? Vers maman ! Je lui ai reproché d'être indirectement responsable de mon échec puisque, à cause d'elle, à cause de sa vie, je n'avais pas cherché un compagnon mais un fantôme de père. J'ai dû avoir des mots horribles, car elle a refusé de me voir pendant plusieurs semaines. J'étais malheureuse comme les pierres, mais mon orgueil m'empêchait de faire le premier pas. Et puis un beau jour elle m'a téléphoné pour me dire qu'il fallait qu'on se voie. On devait déjeuner ensemble le lendemain, et elle a été renversée par un scooter en venant au rendez-vous. Quand je l'ai vue à l'hôpital, sa mémoire avait gommé les semaines qui avaient précédé son accident. Elle est restée consciente pendant presque une journée, mais elle se mettait dans un état effroyable dès que j'essayais d'aborder le sujet, si bien que j'ai renoncé. Je ne voulais pas gâcher nos derniers moments ensemble. Elle est partie deux jours plus tard. Si tu savais comme j'ai pu me sentir coupable ! J'étais persuadée qu'elle était morte pour échapper à mes questions, à mes reproches.

— C'était un accident, Irène !

— Dans les faits, oui. Le jeune homme qui conduisait le scooter avait brûlé un feu rouge. Mais j'ai longtemps été obsédée par l'idée qu'elle aurait peut-être vu venir le scooter, si la perspective de notre entrevue ne l'avait pas bouleversée au point de lui faire perdre contact avec la réalité.

— On peut aussi voir les choses différemment. Considérer cet accident comme un signe.

— Un signe ?

— Pour te faire comprendre qu'il valait mieux que tu restes dans l'ignorance au sujet de ton père.

— C'est me rassurer à bon compte, mais tu n'as sans doute pas tort. Si j'avais su qui était mon père, j'aurais remué ciel et terre pour le rencontrer et j'aurais sûrement été déçue.

Jocelyne se leva.

— On a tous des échardes dans le cœur, je ne crois pas qu'il soit bon de les agiter. Je vais préparer le café.

Irène la suivit, avec l'impression réconfortante d'être reçue par une amie de longue date. Elle était étonnée et un peu déconcertée de s'être si spontanément confiée, mais maintenant elle se sentait légère et pleine d'optimisme.

— J'avais dit que c'était mon tour de le préparer, protesta-t-elle.

— Ce sera pour la prochaine fois.

Tout en dosant le café avec soin, Jocelyne ajouta :

— Si ton père était un égoïste et un salaud, il valait sûrement mieux qu'il disparaisse dans la nature.

Irène n'avait plus envie d'évoquer ce sujet douloureux. Elle fut soulagée d'entendre retentir la sonnerie du téléphone, et elle se précipita pour prendre l'appel.

La voix de son correspondant était si frêle qu'elle dut coller son oreille contre l'appareil.

— Je souhaiterais parler à M. Arondel.

Ce client-là, au moins, semblait ignorer qu'Alain était accusé de meurtre.

— M. Arondel a dû s'absenter quelque temps pour régler un problème familial. Je suis sa remplaçante, je m'appelle Irène Chevalier. Que puis-je pour vous ?

L'homme exhala un profond soupir.

— Tant pis, je rappellerai, je voulais lui parler à titre personnel.

C'est du moins ce qu'il me semble.

Irène leva les yeux au ciel. Allons bon ! Un client qui ne savait pas précisément pourquoi il voulait joindre Alain ! Elle s'efforça de rester calme.

— Préférez-vous qu'il vous rappelle ? Je ne sais si ce sera possible dans l'immédiat.

Il y eut un court silence, puis l'homme reprit, d'une voix toujours aussi basse mais cette fois extrêmement irritée :

— Ce serait préférable, à moins que M. Arondel n'ait changé d'avis. Je vous précise que c'est *lui* qui a pris contact avec moi, et non l'inverse.

— Dans ce cas... Vous a-t-il dit de quel dossier il souhaitait vous entretenir ?

— Il ne s'agit pas nécessairement d'un *dossier* ! Je me tue à vous répéter que c'est une question personnelle. Enfin... je suppose. Je m'explique. Je viens de passer quelque temps à l'hôpital après une intervention délicate.

Irène fut tentée de demander à son correspondant si l'opération avait concerné ses cordes vocales ou s'il sortait d'un séjour dans une maison de repos pour paranoïaques.

— À mon retour, poursuivit l'homme, j'ai trouvé un certain nombre de messages sur mon répondeur, dont plusieurs d'un nommé Alain Arondel, généalogiste. Il souhaitait m'interroger sur quelqu'un que j'aurais, selon lui, connu autrefois, à l'époque où j'étais proviseur au lycée Guist'hau de Nantes. Mais il n'a pas précisé si cette affaire le concernait, lui personnellement, ou si elle concernait un de ses clients. Voilà pourquoi je ne suis pas certain que vous puissiez m'aider. Il me semble que je suis assez clair ! Ou faut-il que je m'épuise à vous répéter...

— Ce ne sera pas nécessaire. Si vous voulez bien me laisser vos coordonnées, je lui ferai part de votre appel.

Irène nota avec soin l'adresse et le numéro de téléphone de son correspondant puis, après s'être efforcée de lui dire au revoir poliment, elle raccrocha avec un soupir d'exaspération.

— Roger Cassagne, ça te dit quelque chose ? demanda-t-elle à Jocelyne qui venait de verser le café dans les tasses. Un type apparemment d'un certain âge qui habite à Rennes.

— Cassagne ? Rien du tout ! Peut-être un copain d'Alain ? Quoique je n'aie pas l'impression qu'il ait jamais eu beaucoup de copains, et sûrement pas à Rennes. Tu pourrais lui en parler à ta prochaine visite.

— Je suppose que c'est en effet la seule chose à faire.

Mais Irène n'était pas certaine de pouvoir compter sur l'aide d'Alain, et par ailleurs l'idée de retourner le voir ne la réjouissait pas le moins du monde. La veille, lorsque la porte de la maison d'arrêt s'était refermée derrière elle, elle s'était sentie prête à sacrifier des années de sa vie pour ne plus jamais se retrouver face à Alain dans le sinistre parloir.